

ŒDIPE ou VOIR EN PEINTURE

Si Freud n'avait pas choisi Œdipe pour qualifier le fameux complexe qu'il avait mis à jour, s'il l'avait appelé, comme, paraît-il, il y avait songé, le complexe d'Hamlet, on ne connaîtrait peut-être guère plus en détail l'histoire d'Œdipe, best-seller de la mythologie, que celle de Persée ou de Bellérophon.

Comment l'avait-il rencontré ? Peut-être sa chasse aux figurines et aux statuettes grecques chez les antiquaires l'avait-elle prédisposé à cette rencontre ? En tous cas, la première fois qu'il en avait parlé, c'était dans la *Traumdeutung*, en 1900 tout juste, et il semble bien – peut-être était-ce en rêve – que ce soit Sophocle qui le lui ait présenté. Mais, très vite, avant d'avoir pu devenir vraiment intime, il s'en était fait une idée bien arrêtée :

« Œdipe qui tue son père et épouse sa mère », disait-il, « ne fait qu'accomplir un des désirs de notre enfance [...] La légende d'Œdipe est issue d'une manière de rêve archaïque et a pour contenu la perturbation pénible des relations avec les parents, perturbation due aux premières impulsions sexuelles. Cela est prouvé de façon indubitable par la tragédie de Sophocle. [...] La légende d'Œdipe est la réaction de notre imagination à ces deux rêves typiques, et comme ces rêves sont, chez l'adulte accompagnés de sentiments de répulsion, il faut que la légende intègre l'épouvante et l'autopunition, dans le contenu même. »¹

C'était quand même un peu définitif comme jugement à propos de quelqu'un qu'il connaissait à peine. Et ce qui n'était pas très plaisant, c'était de faire courir des bruits comme ça sur des gens. Il est vrai que de ces racontars, Freud n'était pas vraiment responsable. Il était mort déjà depuis longtemps déjà, quand la bonne nouvelle qu'il avait cru annoncer au monde s'était répandue avec cette ampleur qui, à la manière du téléphone arabe, entraîne inévitablement des exagérations et des déformations. J'avais souvent surpris des commérages, à droite, à gauche, où des regards convenus appuyaient une phrase, toujours plus ou moins la même : « *Il fait son Œdipe* », disait-on, comme quand on dit d'une petite fille capricieuse : « *Elle fait sa sucree* »... Moi-même j'avais pris une part active à ces médisances, quand j'en parlais plusieurs fois par semaine, dans une position allongée, curieusement oubliée par le Sphinx dans son énigme, chez ma « testicure ».

Car c'est finalement chez Freud, ainsi que la plupart des gens, que j'avais rencontré Œdipe, comme souvent un nouvel ami chez des amis communs ou par relation. Mais après, vous pouvez vous lier davantage avec ce nouvel ami qui peut devenir votre intime, alors qu'aussi bien l'aura perdu de vue la personne chez qui vous aviez fait sa connaissance. Et j'ai même le sentiment que ma lecture assidue des deux tragédies de Sophocle et surtout l'invention de sa figure à laquelle se livre ma peinture depuis trois ou quatre ans, m'autorise mieux que lui à me revendiquer de son amitié.

J'ai appris à le connaître, à l'aimer. Pourtant au départ il m'avait fait une très mauvaise impression. Agressif ! Sûr de lui ! Mais ma fréquentation d'*Œdipe Roi* et d'*Œdipe à Colone*, m'a très vite fait changer d'opinion. Peut-être aussi la gentillesse d'Antigone. Dès notre deuxième ou troisième rencontre, loin de le rejeter, je me suis senti, confusément mais intensément, attiré par ce personnage. Je le trouvais attachant et, à mesure que notre relation s'approfondissait, que sa présence s'affirmait dans ma peinture, je me sentais ému, bouleversé même, à chaque fois que je voyais, contrastant avec sa belle stature, bien qu'il fût déjà vieux, son visage mutilé d'aveugle et ses pieds – ses pieds meurtris et tuméfiés. Il avait tellement souffert.

1 Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1976, pp. 229-230

Il ne se plaignait pas mais j'avais envie de pleurer pour lui. J'ai d'abord cru qu'il y avait de la complaisance sur moi-même dans cet attendrissement comme quand charitablement on s'apitoie sur la misère d'un autre pour se rassurer soi-même, pour se procurer la certitude qu'on y a échappé. Pourtant c'était un sentiment plus fort qui m'attachait à lui. Étrangement il me ressemblait, à vous peut-être aussi sans doute, à tout le monde peut-être... pour peu qu'on eût joué de malchance. Et il aurait pu s'en falloir de peu. Et puis malgré ses fautes épouvantables ou peut-être justement à cause d'elles, son destin avait quelque chose d'exemplaire : il avait cru savoir – il y avait chez lui une conviction puissante – et avec une belle énergie il s'était jeté à corps perdu dans cette évidence. L'erreur. Voilà ce qui l'attendait au milieu du chemin. Il croyait de son intelligence pénétrer les secrets. Ce n'était – la suite le lui dira assez – qu'aveuglement et il a gagné la clairvoyance qu'il a cherché de se crever les yeux. En fait, ce qui me fascinait chez lui, c'est l'immensité de sa faute, la démesure de son *hubris* et en même temps son innocence fondamentale. Tout cela lui conférait un surprenant pouvoir de rémission.

Il avait eu comme parents des salauds. On dit même qu'autrefois Laïos, son père, avait violé Chrysippe, le jeune fils de Pelops auprès de qui il avait trouvé asile²; accablé de honte, l'adolescent s'était pendu. C'est pourquoi Apollon, l'estimant indigne d'être père, l'avait interdit de paternité. Quoi qu'il en soit, avait-il besoin de transpercer les pieds de son fils à la naissance ? Pourquoi cet acharnement ? Non ! Il était trop lâche pour tuer le fils qu'il ne devait pas avoir et trop méchant pour l'abandonner tout simplement. Quant à Jocaste, depuis longtemps je nourris contre elle plus qu'un soupçon car, à supposer qu'épuisée par l'accouchement, elle n'ait pu s'opposer, qu'elle n'ait pas vu même, elle aurait eu au moins quelque remord, quelque tristesse. Non ! Pas le moindre frémissement de conscience chez elle ! Pas un mot, pas un soupir qui le laisse espérer. Et la stature et la ressemblance avec Laïos de cet homme aux pieds meurtris, arrivé autrefois dans Thèbes en sauveur et de qui elle a eu quatre enfants. Elle s'en avise en ce jour qui sera le dernier de sa vie, avant d'aller se pendre. Mais ne l'ont-elle pas frappé plus tôt ? Pourquoi alors tente-t-elle de persuader Œdipe qu'il vaut mieux ne pas chercher à en savoir plus ? Œdipe, enfant floué ! Œdipe, enfant martyr ! Cela suffirait à me faire t'aimer.

En un sens les actes monstrueux qu'Œdipe accomplit sont aussi le juste châtement infligé à Laïos et Jocaste. La violence et l'horreur se retournent contre eux. Mais c'est bien-sûr aussi une faute, une terrible faute. Issu d'un couple monstrueux, Œdipe ne peut être qu'un monstre ; mais plutôt moins qu'eux, car monstre à son insu. Il croit faire le bien quand il commet le mal. Pauvre Œdipe, figure du malheur ! Je me souviens qu'il m'avait dit : « *Je ne suis pas venu au monde avec le mal en moi. J'ai rendu le mal pour le mal, voilà tout, et lorsque je l'ai fait, c'était sans le savoir. Même si je l'avais su, serais-je plus coupable ? Mon père et ma mère, eux, savaient fort bien ce qu'ils faisaient quand il voulaient ma mort.* »³

Dans mon amitié avec Œdipe, il y a eu des tierces personnes aussi qui m'ont parlé de lui, de sa famille, qui m'ont ouvert un peu les yeux et permis de le connaître mieux. Il y a longtemps Christiane Olivier, dans son livre sur Jocaste⁴. Elle l'aimait bien pourtant. Sans doute était-ce par fibre féministe cette indulgence dans son jugement pourtant sévère ! Tout ça, pensait-elle, c'était grandement sa faute à elle. L'absence du père l'avait rendue trop possessive. Et finalement une mère abusive ne pouvait récolter que sa propre semence. Ç'aurait pu être autrement avec des parents autres. À l'avenir on ferait mieux : Laïos serait à la maison plus souvent et la vie familiale serait

2 Il s'agit de la version d'Eschyle, reprise par Pausanias. Sophocle n'en parle pas.

3 *Œdipe à Colone*, vers 268-274, traduction J. Lacarrière, Paris, Philippe Lebaud éditeur, 1982, p. 445. Toutes mes citations de Sophocle sont empruntées à cette édition.

4 Christiane Olivier, *Les enfants de Jocaste*, Paris, Denoël-Gonthier, 1980.

plus équilibrée. Son livre, un peu polémique, peut-être pas des mieux étayés, toujours assez lointain de la légende, bousculait le dogme d'un freudisme sans faille et elle ouvrait le champ de ma réflexion.

Plus proche de mon propos, un débat entre Anzieu et Vernant : le premier s'appliquait avec une connaissance incollable de la parole de Freud, à colmater la moindre brèche, la plus petite fissure ou craquelure de la théorie psychanalytique, en convoquant toute la mythologie grecque dont l'histoire d'Œdipe lui semblait dévoiler la structure fondamentale. Il me semblait déployer un zèle de sectateur que je trouvais suspect.

Vernant connaissait manifestement beaucoup mieux mon nouvel ami. Avec rigueur et conviction il démontrait que le mythe et le drame grecs ne sont pas « *immédiatement lisibles, entièrement transparents à l'esprit du psychiatre, [qu'ils ne livrent pas] d'emblée une signification dont l'évidence apporte aux théories psychologiques du clinicien une garantie d'universelle validité.* »⁵ Il engageait dans la bataille une époustouflante érudition d'helléniste et ses arguments me semblaient imparables. Anzieu en prenait pour son grade. La structure du mythe d'Œdipe n'avait que peu de choses à voir avec son instrumentalisation par la psychanalyse.

Ainsi le sentiment d'incomplétude que me donnait l'Œdipe de Freud n'était pas seulement le résultat d'une culture freudienne lacunaire de ma part : quelqu'un de qualifié, de savant, l'exprimait également, l'argumentait, chose que je n'aurais pu faire que de façon boiteuse. Je me suis alors senti encouragé à m'aventurer dans le mythe d'Œdipe sans complexe.

Vernant expliquait que, loin de délivrer un message univoque, tout, dans l'histoire d'Œdipe, s'organisait sous le signe de l'ambiguïté. Ambiguïté à partir de laquelle pouvaient justement survenir les renversements qui sont le ressort même de la tragédie.

Ambiguïté des mots d'abord, dans un « langage à double clavier » : elle est à la mesure de cette réplique à Créon, dès sa première apparition devant les suppliants au seuil du palais. Œdipe se fait fort, une fois encore, de résoudre une énigme : « *Ego phano* », dit-il, *c'est moi qui mettrai en lumière le criminel* » - *mais aussi : je me découvrirai moi-même criminel.* »⁶ Œdipe à son insu parle souvent à double sens et, s'il ne s'en rend pas compte, les spectateurs s'en avisent, ou plutôt s'en avisaient, car l'amphibologie qui parcourt le texte ne nous est pas perceptible dans les traductions.

L'ambiguïté est déjà entière dans son nom, dans les jeux de mots qui rappellent les jeux de noms bibliques, et qui en constituent comme sa déclinaison : *Oidipous*, Œdipe-œdème, aux pieds enflés. Enflés par la blessure infligée par le père. Enflure aussi de l'*hubris*, du péché d'orgueil. L'image des chevilles qui enflent n'a-t-elle pas échoué sur notre rivage langagier ? Œdipe-*oida* : Œdipe-je-vois, Œdipe-je-sais, qui a cru savoir alors qu'il se trompait. Œdipe-*dipous* : aux deux pieds, mais aussi *tripous* et *tetrapous*, aux trois et quatre pieds, comme le lui dit la Sphinge. Les trois âges qui n'en font plus qu'un, le fils-époux et le père-frère. Œdipe déchiffreur et énigme lui-même ! Et Antigone... *anti-gonè*, enfant contre nature, engeance maudite, toi pourtant si douce et si bonne ! Ainsi se cristallise dans le nom d'Œdipe une ambiguïté totale et absolue.

Équivoque dans le cadre familial, il l'est aussi plus largement, dans la sphère politique : enfant supposé du roi à Corinthe, quand il s'y croit prince de sang, il est à Thèbes sans le savoir *basileus*, roi par descendance, alors qu'il se croit *tyrannos*, souverain par fonction, usurpateur pour ainsi dire,

5 Jean-Pierre Vernant, « Œdipe sans complexe », in Vernant et Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Paris, Maspero, 1972, p. 77.

6 Vers 132 - cf. Jean-Pierre Vernant, « Ambiguïté et renversement : Sur la structure énigmatique d'Œdipe Roi, *ibid.* » p. 107.

et ne tenir son trône que du mérite de son intelligence. C'est dans cette équivocité permanente que s'enracine la puissance tragique de cette histoire. C'est cela qui permet les péripéties les plus spectaculaires, les retournements les plus ahurissants, jusqu'aux rapports inversés de la vérité et de l'erreur, de la sagesse et de la déraison. L'évidence qui crève les yeux ; voilà l'ambiguïté totale qui confère à l'histoire d'Œdipe la force d'un mystère.

Par la suite je rencontrai la pensée de René Girard et sa vision de la « crise sacrificielle » avec laquelle je me suis senti tout de suite de plain-pied. Elle me semblait en pleine résonance avec des réflexions que je me faisais depuis longtemps sur l'altérité. La structure de son propos était assez simple : le désir mimétique de l'autre, une sorte de jalousie finalement, débouche sur une rivalité. C'est la marque de cette tension entre ce qui m'est toujours apparu comme les deux modalités, les deux polarités de l'être : moi et l'autre. Cette rivalité nourrit un climat de violence, un peu comme un champ magnétique. Il suffit que quelqu'un craque, que quelqu'un se laisse emporter par ses ardeurs pour que se mette en branle le processus, vieux comme le monde, de la crise sacrificielle : celui-là même qui s'est mis dans son tort – il s'en trouve toujours bien un pour le faire! – devient aux yeux de tous le responsable, le bouc-émissaire, le *pharmakos*, dont avait déjà parlé Vernant. Il faut alors procéder à la mise à mort, physique ou symbolique, de celui qui, souillure contagieuse, est considéré comme le fauteur de la différence.

« Là où quelques instants plus tôt, il y avait mille conflits particuliers, mille couples de frères ennemis isolés les uns des autres, il y a de nouveau une communauté tout entière unie dans la haine que lui inspire un de ses membres seulement. Toutes les rancunes éparpillées sur mille individus différents, toutes les haines divergentes, vont désormais converger vers un individu unique, la victime émissaire. »⁷ C'est incontestablement la place qu'occupe Œdipe et le montage dense et rythmé de la tragédie lui confère ce caractère excitant propre aux grandes enquêtes policières ou aux procès retentissants qui fait se passionner les foules. On reconnaît là d'ailleurs le mécanisme de tout mouvement de masse d'exclusion et de racisme. La tragédie ne serait-elle pas alors, au plus près de son étymologie, *trag-ædia*, le chant du bouc ?⁸

Quelques trente ans après son *Œdipe Roi* Sophocle, alors vieillard, le complète avec *Œdipe à Colone*. Et il n'est sans doute pas indifférent que de soit là une œuvre crépusculaire : il ne nous raconte pas seulement une histoire comme une autre – encore qu'il en ait raconté bien d'autres puisque Aristophane de Byzance avait dénombré cent trente tragédies dont huit seulement nous sont parvenues. Ce vieillard, natif lui-même de Colone, cette banlieue d'Athènes, est comme en phase avec le vieil Œdipe et j'ai le sentiment que c'est ce qui fait la puissance de conviction et la sagesse profonde de cette seconde pièce.

Girard nous dit que « dans *Œdipe à Colone*, [...] la vision s'est élargie. Après avoir apporté la discorde dans la cité, la victime émissaire, en s'éloignant, a restauré l'ordre et la paix. » Et la mort, en quelque sorte, le sanctifiera : « Fauteur de violence et de désordre tant qu'il séjourné parmi les hommes, le héros apparaît comme une espèce de rédempteur, aussitôt qu'il est éliminé, et c'est toujours par la violence. »⁹

Ainsi en guise de couronnement à tous les retournements qui rythment l'histoire d'Œdipe, il y a ce renversement final du pécheur sanctifié, l'annulation de toutes les inversions. Bien que ce soit sur le registre de ce que Jacqueline de Romilly appelle « l'ironie tragique » et non pas, certes, sur celui du comique et encore moins sur celui du gag, il ne s'agissait cependant jusqu'alors que d'un simple « arroseur arrosé ». Or dans cette dernière transformation il accède à un autre état, procède d'une

7 René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Bernard Grasset- Pluriel, 1972, p. 122.

8 Jacqueline de Romilly, *La tragédie grecque*, Paris, PUF, 1970, rééd. 1986, pp. 15-16.

9 René Girard, *ibid.*, pp. 130-132.

autre nature : d'un simple agent d'arrosage au destin changeant, il devient l'eau vive, la source de vie.

Et ce qui sanctifie Œdipe comme bouc-émissaire-rédempteur, ce n'est pas le remord, sur le mode assez déplaisant à mes yeux du pécheur repentant qui a toujours un petit côté traître à lui-même. Non ! S'il nous apparaît transfiguré, c'est au terme d'un processus autrement puissant qui est celui de la *catharsis* libératrice, de la purgation des passions pour les aristotéliens, d'une manière de résilience après le trauma qui a sans doute à voir avec la « rémission des péchés » pour les chrétiens.

La rencontre avec Girard a été capitale. Elle a en quelque sorte fondé théoriquement des intuitions que j'avais projetées dans ma peinture. Ce que j'avais inventé dans les plis et les replis des toiles que je peignais, ce qui était advenu dans la texture de mon travail, cela existait dans le texte, déployé, déplié, expliqué, délivrait le même message, cette « bonne nouvelle » que j'essayais de deviner.

À cause de l'odeur sulfureuse qui se dégageait de sa personne et de son tellurisme caractériel, je n'avais jamais sympathisé avec Nietzsche. Pourtant il avait des vues sur la tragédie qui convergeaient tout à fait avec les miennes : il concevait une contradiction conflictuelle entre ce qu'il appelait le « dionysisme » et l'« apollinisme », entre l'ivresse et le rêve. Et cette contradiction lui semblait abolie dans « *l'œuvre d'art à la fois dionysiaque et apollinienne, dans la tragédie attique.* »¹⁰ Pour lui la sérénité grecque, en dépit d'idées fausses et répandues, était l'image inversée de cette inquiétude fondamentale :

« Quand on s'efforce énergiquement de fixer le soleil », disait-il, « et qu'on détourne le regard, ébloui, on a devant les yeux des taches de couleur sombre qui sont une sorte d'antidote à l'éblouissement. Inversement ces apparitions lumineuses de héros sophocléens, la qualité apollinienne de leur rôle, sont les réflexes nécessaires du regard qui a sondé le fond horrible de la nature, ce sont en quelque sorte les taches brillantes qui doivent guérir le regard blessé par l'effroyable nuit [...] »

« La figure la plus douloureuse du théâtre grec, le malheureux Œdipe, est interprétée par Sophocle comme une figure de l'homme noble, destiné malgré sa sagesse à l'erreur et au malheur, mais qui finalement par l'excès même de ses souffrances exerce autour de lui une force magique bienfaisante dont l'action dure même après sa mort. Une âme noble ne saurait pécher, voilà ce que ce profond poète veut nous dire ; ses actions ont beau détruire les lois, l'ordre naturel et même le monde moral, elles tracent autour d'elles un cercle magique d'effets supérieurs qui édifient un monde nouveau sur les décombres de l'ancien effondré

« [...] Dans l'Œdipe à Colone nous trouvons la même sérénité mais infiniment élevée et transfigurée ; devant le vieillard atteint par l'excès du malheur et livré passivement à tout ce qui lui advient, une sérénité supraterrestre vient à nous, descendant d'une sphère divine, et nous indique que le héros, dans son attitude purement passive, atteint à une activité suprême dont les effets dureront bien au-delà de sa vie, alors que dans sa vie antérieure, tous ses efforts et des actes conscients n'ont fait que le conduire à cette passivité. Ainsi le nœud embrouillé du procès d'Œdipe, qui semble inextricable au regard mortel, se dénoue lentement et une joie humaine très profonde nous saisit en présence de ce divin contre-pied de la dialectique. »¹¹

10 Friedrich Nietzsche, *Naissance de la tragédie*, Paris, Idées NRF, 1970, p. 22.

11 Nietzsche, *Ibid.*, pp. 65-67

Cette « joie humaine très profonde » est peut-être ce qu’Aristote appelle le « philanthrôpon », ce sentiment d’humanité que produit l’émotion tragique¹² au travers du spectacle qui nous a présenté des figures propres à susciter notre crainte et notre pitié. Au détour de notre émotion nous nous trouvons réunis avec tous les témoins, avec tous les spectateurs, dans le même affranchissement de nos fautes et de nos souffrances dans un climat de bonheur communautaire. Il s’agit bien alors, au sens premier, de *re-ligion*, c’est-à-dire du processus de réparation des liens, de réunification. C’est, en tous cas dans ce retournement ultime de la rédemption qu’Œdipe me fascinait.

La figure du Christ avait, la première, surgi dans ma peinture¹³. Temporairement je l’avais laissée de côté, pensant que le traitement d’un tel sujet, point focal de toute l’histoire de l’art occidental, lieu de rencontre avec tous mes illustres prédécesseurs, supposait plus de maturité. Sans trop savoir pourquoi, ni comment, je m’étais alors tourné vers Œdipe. Confusément j’avais senti en lui la même force de rémission que dans la figure du Christ en croix.

Au risque de l’hérésie à l’encontre de toutes les chapelles concernées – mais c’est sans doute là ma religion qui fait parfois prendre mes prières pour des blasphèmes – l’un et l’autre me semblaient être des figures paroxystiques d’humanité souffrante. Et l’un et l’autre me semblaient posséder de ce fait une extraordinaire puissance de rédemption pour toutes nos souffrances, pour toutes nos fautes, un colossal pouvoir d’épuration du refoulé.

Il y a des correspondances tout-à-fait surprenantes entre les figures du Christ et d’Œdipe. Mais correspondances ne signifie pas équivalences ; il y a aussi, et surtout, des correspondances en forme de différences et Œdipe n’est peut-être qu’un Christ en « trompe l’œil, encore une fois. L’un comme l’autre ont à voir avec la royauté, mais une royauté problématique : Œdipe se croit fils de Polybe et de Mérope, souverains de Corinthe, alors qu’il est descendant de Cadmos, fondateur de Thèbes, petit-fils de Labdacos et fils de Laïos, rois de Thèbes, *Basileus* et en même temps *Tyrannos*. Jésus de Nazareth descend du roi David et de son union pécheresse avec Bethsabée, par Joseph, son père nourricier, c’est-à-dire son père qui ne l’est pas vraiment, mais il est « roi des Juifs » pour un royaume qui n’est pas de ce monde. L’un et l’autre ont des mères très particulières : Œdipe avec l’incestueuse Jocaste ; Jésus est le fils de Marie, la vierge immaculée. L’un et l’autre sont source de salut : Œdipe, fausse providence et faux prophète pour Thèbes, avant de devenir sauveur et gardien tutélaire d’Athènes ; Jésus, le Messie, le Sauveur de l’humanité. L’un et l’autre sont bannis ou outragés et connaissent des fortunes changeantes jusqu’à leur sacrifice final, consenti par l’un comme par l’autre.

Mais Œdipe m’était plus accessible que le Christ. D’abord, même si au dire des apôtres, l’enfant de Nazareth était d’un accès facile, on est toujours un peu intimidé par Notre Seigneur qui, s’il est le fils de l’homme, n’en est pas moins Fils de Dieu. Et puis les sectes qui se réclament de lui, grandes ou petites, ont tellement monopolisé son image que le message est un peu brouillé. Or justement l’image d’Œdipe n’existe, pour ainsi dire, pas. L’histoire de la peinture est très silencieuse à son égard : Ingres, Moreau, Bacon, un ou deux autres peu connus. C’est tout. L’iconographie antique est elle aussi très pauvre : quelques vases seulement – il y en a deux au Louvre dont un seul de visible.

12 Aristote, *Poétique*, (édition bilingue), Paris, Les Belles Lettres, 1985, p. 57.

13 En effet, dans les vicissitudes solitaires de mon auto-apprentissage, à travers les outrages plastiques auxquels j’avais besoin de soumettre les constituants de la peinture pour les éprouver, une série de correspondances s’était brusquement imposée moi, entre le bois des châssis et celui de la croix, les semences de tapisserie et les clous du bourreau, la toile à peindre et le linceul du supplicié... C’est par ce biais que s’est transfigurée pour moi la matérialité de la peinture.

Encore s'agit-il d'ailleurs généralement d'une image conventionnelle assez statique face au Sphinx. En tous cas, autant la figure du Christ existe en multiples idolâtres, autant celle d'Œdipe, banni de Thèbes, est-elle exilée hors de notre vue. Comme si cette histoire était trop douloureuse pour qu'on la représentât. Pourtant la « peinture d'histoire », comme la télévision aujourd'hui, nous a habitués des scènes où le sexe et le sang ne sont pas plus discrets.

Je ne cherche pas à forcer l'équivalence de ces deux figures. Le Christ et Œdipe n'ont, en un sens, rien à voir. Dans l'histoire d'Œdipe il y a deux temps : une première inversion quand le tyran-roi se crève les yeux, une première *catharsis*, et puis la deuxième, la plus puissante, dans le sacrifice de sa mort miraculeuse à Colone, en présence de Thésée, seul dépositaire du mystère de son enfouissement dans la terre. Dans l'histoire du Christ, il n'y a pas à proprement parler de mort miraculeuse, à part l'obscurcissement du ciel et le rideau du Temple – sauf peut-être chez Saint-Matthieu¹⁴. Le miracle tient essentiellement à sa divinité incarnée puis à sa résurrection et son ascension dans le ciel qui en sont les conséquences. Le Christ est Dieu fait homme, ce que n'est pas bien-sûr Œdipe. Le premier s'en va au Ciel, le second s'en retourne à la Terre.

Vouloir à tout prix réduire l'un et l'autre à un modèle unique serait un contresens majeur, le genre de simplification que Vernant reproche à Anzieu pour la mythologie. Je cherche simplement à les mettre en perspective, l'un par rapport à l'autre, de mon point de vue personnel, en tant que peintre, mais d'abord en tant qu'individu doué d'imagination. Je cherche à les agglomérer pour leur communiquer leur force mutuelle dans ma peinture. Je sais bien que mon Œdipe – je veux dire celui de ma peinture – est un amalgame complexe, syncrétique, de Jésus, de l'Œdipe de Sophocle mais aussi celui de Freud, et d'autres figures encore, comme Moïse ou Napoléon, par exemple ! Peut-être même peut-on y voir une image anamorphosée du Christ que je n'ose pas reprendre à mon compte, pour la même raison, aisément compréhensible qui vous ferait refuser un plat pourtant fameux mais dont une ingestion précédente vous aurait occasionné une intoxication alimentaire. Peut-être mon Œdipe est-il un substitut, un ersatz de Christ ? Peu m'importe !

Il est vrai que l'image du Christ la plus convenue présente ce côté agaçant du type qui n'a jamais fait de mal. Ça n'est peut-être pas vraiment sa faute mais je suis un peu du même avis que Diderot¹⁵ et on aimerait que le Dieu fait homme soit descendu jusqu'à nous, sinon jusque dans le péché, du moins jusque dans certains de nos péchés mignons. Il me serait plus proche. Mais c'est bien-sûr de son image brouillée, sulpicienne, qu'il s'agit là, car dès qu'on relit l'évangile, on est saisi par la qualité de son message et les tartuffes et pharisiens de tous bords ne sauraient capter son héritage. Œdipe cependant me paraît plus proche avec sa vie de famille un peu compliquée, son affection paternelle pour ses filles, ses erreurs et ses emportements pas toujours justifiés. Œdipe me semble humain concrètement, alors que l'humanité de Jésus, plus emblématique, me paraît moins tangible.

Aussi est-ce sans intention forcenée, mais simplement pour mettre en résonance les deux figures d'Œdipe et du Christ, que je propose un petit synopsis hérétique entre d'une part, l'évangile – et en premier lieu celui de Saint Jean, le plus poétique, le plus inspiré à mon avis et sans doute le moins synoptique avec les trois autres – et d'autre part les dernières scènes d'*Œdipe à Colone* que j'appellerais volontiers le récit de la Passion d'Œdipe selon Sophocle :

14 « Et voilà que le rideau du Temple se déchira en deux, de haut en bas ; la terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent et de nombreux corps de Saints trépassés ressuscitèrent. » Mt. 27. 51-52

École biblique de Jérusalem, *La sainte bible*, Paris, Desclée de Brouwer, 1964, p. 1501. Toutes les citations des évangiles sont empruntées à cette édition.

15 Diderot, *Essais sur la peinture*, (1765), Paris, Hermann, 1984, p. 49.

« Père, disait-il, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ! Cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse mais la tienne »

Lc 22-42

« La coupe que m'a donnée le Père, ne la boirai-je pas ? »

Jn 18-11

« Je ne te prie pas de les retirer du monde, mais de les garder du mauvais.. »

Jn 17-15

« Père, l'heure est venue. Glorifie ton fils pour que ton fils te glorifie. »

Jn 17-1

« Celui qui a mes commandements et qui les garde, voilà celui qui m'aime et celui qui m'aime sera aimé de mon Père. »

Jn 14-21

« Mes petits enfants, je n'en ai plus pour longtemps à être avec vous. Vous me chercherez [...] Où je vais vous ne pouvez venir. »

Jn 13-33

« Oui, comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres. »

Jn 13-34

« Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. »

Jn 15-13

(à Jean)

« Voici ta mère » – À partir de cette heure, le disciple la prit chez lui. »

Jn 19-27

(à Pierre)

« Où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant, tu me suivras plus tard. »

Jn 13-36

(l'Évangéliste)

« Celui qui a vu en rend témoignage – un authentique témoignage, et celui-là sait qu'il dit vrai. »

Jn 19-35

(dernière parole du Christ)

« Tout est achevé »

Jn 19-30

« Mes enfants, ma fin approche, les dieux me l'ont prédite, je ne peux plus y échapper. »

v. 1472-73 (p. 493)

« Alors ta cité sera à l'abri des ravages que risquent de lui occasionner les Fils de la Terre. »

v. 1533-34 (p. 495)

« Mais le temps presse. Partons vite vers le lieu qui m'est destiné. Mes filles suivez-moi. C'est maintenant à moi de vous guider, vous qui m'avez guidé tant de fois. »

v. 1540-42 (p. 495)

« Conservez ma mémoire une fois que je serai mort et le bonheur ne vous quittera plus. »

v. 1555 (p. 496)

« Mes filles, vous n'avez plus de père. L'homme que je fus vient de mourir. Les soucis que vous avez eus, vous ne les aurez plus. Vous avez tant peiné pour moi. Je ne dirai qu'un mot pour vous récompenser : personne ne vous a aimé plus que moi, sans qui vous allez devoir vivre désormais. »

v. 1611- 19 (p. 497)

(à Thésée)

« Promets-moi pour conclure à jamais notre alliance de ne pas laisser mes filles à l'abandon et de les aider à chaque fois que tu le jugeras utile. »

v. 1631-35 (p. 498)

(à Antigone et Ismène)

« Mes filles, soyez courageuses. Il faut me laisser maintenant. Car ces lieux vous sont interdits. Thésée seul a le droit de rester pour voir et pour entendre. »

v. 1640-44 (p. 498)

(Angelos – le messager)

« Je sais que tout cela paraîtra peu croyable, mais je suis sûr de mes yeux et de ma raison. »

v.1665-66 (p. 498)

(le Choryphée – dernière réplique de la tragédie)

« Assez ! Ne parlez plus de mort ! Maintenant tout est accompli. »

v. 1777-79 (p. 503)

On m'a parfois reproché de faire une peinture trop violente. Mais la violence qu'exprime ma peinture et qu'elle exorcise, ce n'est pas moi qui l'ai inventée. Lorsque dans les chambres à coucher, au-dessus des lits, on accroche deux petits morceaux de palissandre supportant la statuette en bronze d'un supplicié en train d'agoniser les bras écartés et qu'en guise de torture supplémentaire infligée à l'effigie du Sauveur, on coince entre son dos et le bois du crucifix, la tige d'un rameau de buis qui fânera jusqu'à l'année suivante, pour que, sous la protection de cette figurine, somme toute macabre, les petits enfants dorment plus tranquillement, que fait-on de mieux ? Au moins, je fais de la peinture !

J'ai choisi la figure d'Œdipe et je cherche à actualiser l'attitude du peintre d'histoire qui inventait des représentations héroïques de nos malheurs et de nos peines pour nous en soulager. L'histoire d'Œdipe est violente, cruelle, mais elle est emblématique de toute la souffrance humaine et il me semble que, plus que jamais, sa figure est d'actualité. C'est une autre rencontre qui m'a donné confirmation de cette intuition qu'on avait aujourd'hui terriblement besoin de lui. C'est la lecture du livre de Jean-Joseph Goux, *Œdipe philosophe*.

Pour lui, la légende d'Œdipe n'est pas le mythe canonique organisateur d'une *isomorphie imaginaire*. Bien plus, de même qu'un train peut en cacher un autre, comme on pouvait le lire jadis sur les passages à niveaux, le mythe d'Œdipe lui semble faire écran à une structure-type plus fondamentale qu'il appelle le *monomythe* et dont il ne serait qu'un bien curieux dérèglement, *monomythe* dont les histoires de Jason, de Persée ou de Bellérophon... sont autant de variantes et qui se caractérise par le scénario suivant :

- 1) Un roi persécuteur craignant qu'on ne prenne sa place cherche à éliminer l'intrus menaçant.
- 2) Un roi mandateur pour éloigner le héros, lui assigne une tâche périlleuse.
- 3) Ce dernier s'en acquitte en un combat victorieux contre un monstre femelle, avec l'aide des dieux, de sages ou de sa future fiancée.
- 4) Un roi donateur lui donne en mariage la princesse.

Pour Goux il s'agit d'un mythe initiatique universel d'investiture royale ou de passage à l'âge adulte qui parcourt tout le patrimoine des contes et légendes de l'humanité, un genre d'invariant anthropologique, et l'histoire d'Œdipe s'y inscrit fondamentalement en discordance :

- 1) Laïos cherche bien à éliminer son fils, mais...
- 2) au lieu de l'épreuve imposée par un roi on trouve à la place le meurtre d'un roi, le meurtre d'un père.
- 3) Quant à la confrontation avec la Sphinge, le monstre femelle, elle comporte de notables irrégularités : c'est sans l'assistance de dieux ou de mortels, sans échelonnement des épreuves et surtout sans la mobilisation de la force physique – puisque la Sphinge se suicide en quelque sorte – qu'Œdipe obtient sa victoire. Il lui suffit de prononcer le mot « homme ».
- 4) Enfin au lieu de la fille d'un roi, en récompense de sa victoire, c'est sa propre mère qu'il épouse.

Dans le mythe régulier les trois épreuves obéissent à la tripartition dumézilienne de la fécondité, de la guerre et du sacré, correspondant peut-être aux trois niveaux fonctionnels que Platon distingue dans *La République*. Ainsi, dans le cas d'Œdipe, au lieu de l'épreuve de troisième fonction on trouve l'inceste, au lieu de celle de deuxième fonction on trouve le parricide, et au lieu de celle de première fonction c'est cette douteuse victoire sur le Sphinx. Car cette victoire apparente est, elle aussi, une faute. Pire ! C'est la faute centrale peut-être car elle constitue en théorie déjà ce que les deux autres sont dans la pratique. En tuant son père et en devenant l'amant de sa mère, Œdipe télescope les générations. Lui le fils devient père. Il devient le centre. Il rassemble en lui les trois

pointes du triangle. Il brave un mystère trinitaire. Et c'est cette même abolition des générations qu'il profère quand, en réponse à l'énigme, il rassemble en un seul être – l'homme – le *dipous*, le *tripous* et le *tetratpous*, l'adulte, le vieillard et l'enfant. Plus grave encore : contrairement à la loi de toute initiation, c'est sans l'aide des dieux qu'il perce ce secret. « L'homme », ce seul mot qu'il prononce, constitue donc en lui-même l'*hubris*, péché d'orgueil et crime de lèse-divinité.

Plus qu'au *pharmakos* que Vernant et Girard discernaient dans la figure d'Œdipe, c'est le « mal initié » (Lacoue-Labarthe) qui est ici analysé car, pour Jean-Joseph Goux, la singularité de ce mythe réside dans l'esquive, le ratage, le dérèglement de l'initiation. Et c'est cela justement, en contraste avec l'invariance du *monomythe*, qui nous à nous interroger sur la singularité de l'Occident.

Sur le plan psychologique d'abord ; puisque Freud a vu en Œdipe l'archétype du complexe qui structurerait notre vie affective. Or pour Jean-Joseph Goux, loin d'expliquer le désir masculin, le « complexe d'Œdipe » de l'Occident en masque peut-être la vraie nature, celle-là même qu'exprime le *monomythe*. Car au-delà de ce qui apparaît au fils comme une interdiction de la mère par le père, il y a la nécessité pour le jeune homme de tuer le féminin sombre et de délivrer ainsi le féminin non maternel, la fiancée. Ainsi, peut-être plus encore que fils de Laïos, Œdipe est-il d'abord « enfant de Jocaste », comme l'avait déjà dit Christiane Olivier. Le père est forcément assez extérieur à toute cette histoire et c'est de la mère sombre que le fils doit se dégager pour conquérir son autonomie existentielle et c'est autour de ce passage que s'organisent tous les rites initiatiques. La spécificité du fantasme occidental réside dans ce dérapage du mythe qui empêche Œdipe de se dégager de l'union originelle avec la mère et ce qui n'a pas été réglé dans la situation rituelle de l'initiation resurgit sous forme d'une série de catastrophes. D'où la tragédie.

Sur le plan intellectuel et épistémologique ensuite ; puisque, comme Hegel, on peut voir dans la victoire d'Œdipe sur le Sphinx le moment fondateur de la philosophie. En effet, par son *hubris*, par sa faute de la démesure, tournant le dos à une forme de sagesse encore obscurantiste et empreinte de superstition archaïque, dans sa réponse à l'énigme Œdipe s'affirme comme un « sujet auto-centré » et fonde la « posture philosophique ».

Le Ve siècle de Sophocle coïncide avec une mutation profonde de la pensée grecque, par le passage radical du *muthos* au *logos*, par l'émergence de la posture philosophique. Mais qui dit « posture » dit quelque chose de figé, d'un peu raide peut-être et, si Œdipe fonde l'attitude philosophique, il la fonde aussi dans ses limites, dans son côté douteux, peut-être même aussi dans une sorte d'imposture. Car si le protagoniste d'*Œdipe Roi*, le déchiffreur d'énigmes, est emblématique du philosophe, à la fin de la pièce, ce philosophe est confondu par l'erreur de son savoir. Son *ego phano* d'est retourné contre lui. Son « je ferai la lumière », son *Aufklärung*, l'a plongé dans les plus noires ténèbres.

« Passage du mythe à la raison, naissance de l'individu comme agent autonome et sujet juridique, recherche d'un accord des points de vue, débat démocratique qui fonde le politique, etc. Il y a de nombreuses approches possibles de cette innovation historique, qu'on essaie de la comprendre sur un plan idéologique ou institutionnel. Mais il nous semble que sur le plan de l'imagination, la figure d'Œdipe est la fiction la plus surdéterminée de cette mutation. »¹⁶

Sur le plan esthétique enfin, dans le champ du visible qui ne saurait laisser indifférent le peintre que je suis, cette mutation de Ve siècle se marque par l'invention du raccourci, préfiguration de la perspective en quelque sorte. Mais, nous dit Goux, « la différence entre le raccourci grec et la

16 Jean-Joseph Goux, *Œdipe philosophe*, Paris, Aubier, 1990, pp. 128-129.

perspective monocentrée de la Renaissance correspond fidèlement à l'écart qui existe entre le début de la subjectivité auto-centrée chez les Grecs et la pensée de Descartes, pensée qui donne cette fois un rôle fondateur et constructeur à la certitude de soi du sujet pensant. »¹⁷ Œdipe rompt avec la vision « aspective » comme celle de Tirésias, le devin aveugle au sexe changeant, pour inaugurer la « perspective » mais n'est-ce pas justement ce « compas dans l'œil » qui lui sera fatal ?

Confusément il me semble que cette attitude psychologique, intellectuelle et esthétique dont Œdipe serait le fondateur, c'est-à-dire notre modernité, n'est aujourd'hui plus tenable, que les dernières années du vingtième siècle se caractérisent par une crise généralisée et que dans son développement implacable la figure d'Œdipe est d'une absolue actualité. Peut-être le grand mérite de Hegel – et aussi de Freud en dépit de son exégèse lacunaire – est-il d'avoir tiré Œdipe de l'oubli. Il est vrai qu'avant eux les tentatives de réhabilitation n'avaient pas pris. Corneille avait fait de lui un usurpateur assez déplaisant et connu un four avec sa pièce. Sacchini avait composé une belle musique, très prisée de Berlioz, mais s'était appuyé sur un livret débile et on reconnaît mal *Œdipe à Colone* dans une *happy end* où tout le monde se tombe dans les bras. Il y en a sûrement eu d'autres que je ne connais pas. En tous cas, j'ai le sentiment que l'exhumation d'Œdipe dont Freud a été le grand vulgarisateur, est bien le symptôme d'une profonde incertitude qui a commencé à surgir des décombres d'un positivisme infatué, juste avant les grandes boucheries de ce siècle, le symptôme d'un effondrement tectonique de la pensée et de la morale, de la chute de Babel, conséquence de l'*hubris* de l'Occident.

*« Il est remarquable, dit Goux, que Sophocle ait lui-même proposé une voie de dépassement de la « perspective » d'Œdipe, après l'effondrement tragique qui révélait la fausseté de la victoire, l'usurpation de la souveraineté. C'est, pourrait-on dire, le trait « post-moderne » de Sophocle avec son Œdipe à Colone. Si la royauté orgueilleuse d'Œdipe préfigure la posture cartésienne, typifie le triomphe de la raison humaine sur les énigmes obscures de la monstruosité, Œdipe aveugle, mais sanctifié à Colone, serait la recherche tâtonnante, patiente, d'une autre posture ontologique. Malgré l'échec de l'auto-centration, les contre-coups désastreux de l'évitement initiatique, cette position ne peut abolir complètement la conquête précédente. Elle lui assigne cependant un autre statut. »*¹⁸

Quand en 1808 – l'Empire est encore tout neuf – Ingres alors âgé de 28 ans peint le très davidien *Œdipe et le Sphinx* qui est au Louvre il le peint comme un héros napoléonien. Je lui trouve même avec ses bouclettes une petite ressemblance avec le Murat de Gros. Et s'il a le même bas de visage un peu mou, c'est néanmoins un solide gaillard en train d'établir l'ordre des « Lumières », calmement, inexorablement, face à un Ancien Régime de la pensée dont l'énigme est sans doute le symbole. La force tranquille de son intelligence est à la mesure de l'effroi qui agite le petit personnage que l'on distingue à contre-jour dans la faille du rocher. Œdipe est montré en héros positif sans mélange. Et il me semble que la scène du Sphinx proposée par Ingres occulte le contenu du mythe dans son complet développement. Je me suis même demandé si, au-delà d'une grecquisition assez peu convaincante de son nom, l'inversion du N dans la signature n'était pas un petit hommage cryptographique au tyran de l'heure, à Napoléon en conquête de l'Europe après avoir mis en ordre la société post-révolutionnaire avec le Code civil.

En tous cas il me semble que si Œdipe a pu être pris comme emblème de la raison triomphante, en oubliant la fin de la première tragédie de Sophocle, la lecture de la seconde nous amène à voir en lui l'annonciateur d'une forme de sagesse à inventer, post-philosophique, métaphysique peut-être, post-moderne sûrement, sans trop savoir ce que cela veut dire, mais seulement parce que les Lumières de

¹⁷ *Ibid.*, p. 130.

¹⁸ *Art press*, N° 154 – janvier 1991. Interview de Jean-Joseph Goux par Jacques Henric. Comme par coïncidence dans le même numéro, un article sur René Girard et son dernier livre, *Le feu de l'envie*.

la modernité n'ont pas réussi à illuminer l'obscurité du monde et que la fin de notre vingtième siècle, apogée de la modernité, a finalement plus à voir avec la barbarie qu'avec le progrès.

Pour cette sagesse à venir, Goux invente un nouveau mot : la « transpective ». Elle « se situerait quelque part à l'aplomb de cette recherche ultime de Sophocle [...] Cette position, ce déchirement entre deux Œdipes, celui victorieux de Thèbes et celui dépossédé de Colone, est encore difficile à nommer d'un mot qui s'inscrirait dans le lexique contemporain sans trahir la nouveauté, le nouveau sujet, qui se cherche ici. Comment déterminer le sujet de la transpective ? Comment penser le retour de l'aspective mais après les exigences irréversibles imposées par le sujet cartésien ?¹⁹

Et de conclure sur l'hypothèse qu'après le saint, puis le savant, c'est peut-être l'artiste qui est le prototype de cette nouvelle attitude car « l'artiste s'est effectivement chargé de la tâche exorbitante imposée par l'effondrement du sujet auto-centré. »

Il ne s'agit donc pas de revenir à la case départ. Il n'est pas question d'un retour à l'ordre, à la tradition, ni d'une quelconque nostalgie de l'aspective, pour régler la faillite de la perspective. La modernité n'a pas tenu ses promesses mais elle nous a fait avancer, elle nous a apporté des acquis. Il ne s'agit pas de rebrousser chemin mais de prendre de la hauteur et de la profondeur.

La lecture du livre de Jean-Joseph Goux a brusquement servi de catalyseur à ma réflexion et elle m'a fait prendre conscience qu'à travers les orientations changeantes de mes études – histoire, esthétique, peinture – la succession de mes préoccupations théoriques et plastiques obéissait à une cohérence. Mes recherches sur la notion d'individu et la Révolution Française, mes interrogations esthétiques et historiques sur la perspective et le point de vue, sans parler d'un questionnement plus intime, tout cela convergeait aujourd'hui dans cette quête de l'évidence que je mène comme peintre et dans laquelle Œdipe est mon compagnon.

Ivan Toulouse 1992

Post Scriptum 2022

Trente ans après, je retrouve ce texte qui était un chapitre de ma thèse de doctorat en arts plastiques. Je suis toujours d'accord avec lui. La crise s'est beaucoup aggravée : les pauvres sont encore plus précaires. L'égoïsme des uns suscite chez les autres une colère que récupèrent les droites extrêmes qui n'ont aucun scrupule à réécrire l'histoire. On désigne comme boucs émissaires les migrants qui n'ont nulle part où aller et qui reviendront forcément. L'absurdité du terrorisme est devenu pour beaucoup une cause juste. Comme la peste qui s'est abattue sur Thèbes, le COVID s'est répandu sur le monde et il y aura d'autres fléaux.

A la vieille d'une réélection à peu près assurée, Macron me fait penser à Œdipe avec ses certitudes... Comme lui, il sait – il sait mieux que nous. Contre toute évidence, la rationalité garde pour boussole la croissance, la compétitivité, l'innovation. Notre mode de consommation et de production met en danger la terre tout entière et les générations à venir. La planète est atteinte d'addiction au téléphone portable, aux réseaux prétendument sociaux. Des algorithmes surveillent les pensées et les sentiments. Le numérique se présente comme un angélisme de la dématérialisation mais la fabrication des machines et le fonctionnement des serveurs dévorent des ressources et des énergies considérables. La guerre fait son retour menaçant. Il est grand temps de se crever les yeux pour devenir clairvoyant.

19 Ibid.